
M A N U S C R I T

TERRORISME

de Vladimir et Oleg Presniakov

Traduit du russe par Fabrice Gex & Maud Mabillard

cote : RUS04D553

Date/année d'écriture de la pièce :

Date/année de traduction de la pièce : juin 2004

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Vladimir et Oleg Presniakov

TERRORISME
(Pièce)

traduit du russe par Fabrice Gex et Maud Mabillard

ACTE I

Une place asphaltée devant l'entrée d'un aéroport. Sur cette place, au lieu des voitures habituellement parkées, une foule de passagers attendent, assis sur leurs valises et leurs sacs. A leurs postures abattues et voûtées, ainsi qu'à leurs visages, qui portent le sceau d'un désespoir résigné et d'une hystérie étouffée, on peut deviner qu'ils se trouvent là depuis déjà bien longtemps. Ces malheureux s'étaient probablement rendus à l'aéroport pour prendre l'avion, chacun selon ses besoins – certains pour le travail, d'autres pour des vacances, tandis que pour d'autres, peut-être, le temps était simplement venu de partir quelque part. Mais quelque chose a perturbé leurs plans et a contraint tous les voyageurs à se replier et se figer sur cette sinistre place asphaltée soudain transformée en véritable îlot de malchance. Derrière la place asphaltée, juste devant la façade en verre de l'aéroport, des hommes en équipement militaire forment un cordon. Apparemment, c'est justement parce que ces militaires sont là, formant cette ligne qui heurte le regard, que les passagers ne peuvent pas prendre l'avion. Le cordon indique qu'il se passe quelque chose de grave. Sur la place et dans le cordon militaire, personne ne parle ; tout est très calme alentour, on n'entend même pas le vrombissement habituel des avions décollant et atterrissant. Cette sensation déprimante d'une paralysie qui s'est emparée de tous les sons et de tous les mouvements, de tout signe de vie, est encore renforcée par le bruissement plaintif, à peine audible, des portes de l'entrée centrale s'ouvrant et se fermant. Un garde du cordon se tient près de ces portes à l'ouverture automatique : on l'a posté ici, il n'a pas le droit de bouger. C'est pourquoi les portes, commandées par un système photosensible réagissant à la moindre présence d'un corps humain dans leur zone d'activité, s'ouvrent et se ferment constamment, et elles ne se calmeront que si le garde est retiré du cordon... Un nouveau passager fait son apparition sur la place. Sans prêter la moindre attention à personne, il martèle l'asphalte d'un pas martial, se dirigeant tout droit vers le militaire figé devant l'entrée ; ou plutôt, ce passager qui ne se doute de rien donne l'impression de s'avancer vers l'homme en uniforme, alors qu'en réalité il se dirige simplement vers les portes que le militaire obstrue de sa masse biologique. Apparemment, le passager connaît très bien ce chemin, il semble se déplacer instinctivement, regardant non pas autour de lui, mais en lui, et c'est pourquoi il ne remarque rien d'étrange...

L'Homme en uniforme militaire : L'aéroport est fermé.

Le Passager : Pardon ?

L'Homme en uniforme militaire : L'aéroport est fermé.

Le Passager : Mais j'ai un avion à prendre, il décolle dans vingt minutes.

L'Homme en uniforme militaire : Vos papiers.

Le Passager : Les voilà, tenez, le billet, le passeport... (*Il s'agite, tend le billet et le passeport au militaire, celui-ci les examine, et les lui rend*).

L'Homme en uniforme militaire : L'aéroport est fermé.

Le Passager : Et mon avion ?

L'Homme en uniforme militaire ne dit rien. Son regard fixe et sévère passe à travers le Passager comme s'il était invisible.

Le Passager : Ecoutez, vous êtes sans doute fatigué d'expliquer à tout le monde pourquoi on ne laisse passer personne, mais, vous comprenez, je ne suis pas au courant. J'ai acheté mon billet il y a une semaine, et personne ne m'a averti que tout à coup – crac – tout peut être annulé, parce qu'on a soudainement fermé l'aéroport. Donnez-vous la peine, je vous prie, de répondre à mes questions on ne peut plus légitimes...

L'Homme en uniforme militaire : Il y a une bombe dans l'aéroport. Tous les vols sont ajournés pour une durée indéterminée. Quand l'opération de déminage sera achevée, vous pourrez entrer dans l'aéroport.

Le Passager : J'entrerai dans l'aéroport, mais ça n'aura déjà plus aucun sens... Bon Dieu, qu'est-ce qui se passe... Une bombe dans l'aéroport... Mais quand l'avez-vous, hum... Pourquoi ?

(Le Passager marmonne encore quelque chose, s'écarte du militaire et va s'asseoir sur sa valise près des autres personnes qui attendent.)

Le Passager (*s'adresse à son voisin, juché sur une valise à carreaux*) : Vous savez ce qui se passe ?

Le Passager 1 (*regarde au ciel, cligne des yeux*) : Bien sûr... il y a une bombe dans l'aéroport...

Le Passager : Pourquoi... je veux dire, qui ? Quelqu'un devait atterrir, ou décoller, quelqu'un de très... qu'on pourrait vouloir tuer... un politicien, un scientifique ?

Le Passager 1 (*s'adresse au Passager 2, qui est assis à même l'asphalte. Le Passager 2 n'a pas de bagage, et seul le fait qu'il attend, comme tous les autres, qu'on ouvre l'aéroport, permet de supposer qu'il est un passager*) : Vous êtes politicien ?

Le Passager 2 : Non.

Le Passager 1 : Scientifique ?

Le Passager 2 : Non.

Le Passager 1 : C'est bizarre, vous êtes le seul ici qui ressemble plus ou moins à un politicien ou à un scientifique...

Le Passager 2 : Pourquoi ?

Le Passager 1 : Parce que vous n'avez pas de bagage.

Le Passager 2 : Et alors ?

Le Passager 1 : Pas de bagage, ça veut dire que vous n'avez pas de soucis à vous faire, on vous l'apportera, ou alors c'est que vous n'en avez pas besoin, parce que vous êtes tellement absorbé par la politique ou la science que vous ne pensez à rien d'autre...

Le Passager 2 : Je ne pense à rien, mais je ne suis pas politicien, ni scientifique.

Le Passager 1 : Mais êtes-vous digne d'un attentat ?

Le Passager 2 : Je ne sais pas...

Le Passager 1 : Enfin, je veux dire, est-ce qu'on a pu mettre une bombe dans l'aéroport pour vous ?

Le Passager 2 (*nerveux*) : D'où tirez-vous qu'il y a une bombe ?

Le Passager 1 (*ironique*) : J'ai deviné tout seul.

Le Passager : En fait, c'est ce qu'ont dit les militaires...

Le Passager 1 et le Passager 2 (*en chœur*) : Les militaires ont dit ça ?

Le Passager : Oui, il viennent de me le dire...

Le Passager 2 : Moi, il ne m'ont rien dit de tel... Je sais seulement que quelqu'un a laissé un bagage sur la piste. Et maintenant les pompiers essaient de déterminer ce qu'il y a dedans. Tant qu'ils ne sont pas fixés, tous les vols sont annulés, l'aéroport est fermé...

Le Passager : Et tout ça à cause d'un simple bagage ? !

Le Passager 2 : Bien sûr... un simple bagage ! Il peut y avoir n'importe quoi dedans. On peut tous sauter. Et il est naïf de supposer qu'on a mis une bombe dans l'aéroport pour un politicien ou un scientifique. On l'a mise pour nous tous, pour tous ceux qui sont assis ici, parce que quand ce sont des anonymes, des personnes banales, innocentes, qui meurent, c'est encore plus effrayant que lorsque la victime est une personne importante. Si ce sont des personnes tout à fait ordinaires qui meurent, et qu'elles meurent comme ça, vous savez, souvent, et en masse, pas à la guerre, mais dans leurs maisons, dans les avions, en allant au travail, alors, automatiquement, tout est bouleversé dans l'Etat, et les politiciens avec leur politique stupide, et les scientifiques avec leur science, ils vont au diable...

Le Passager : Au diable ?..

Le Passager 2 : Oui, au diable, parce que rien ni personne ne peut gouverner un monde dans lequel les gens ordinaires meurent aussi souvent – souvent, et en masse...

Le Passager 1 : Oui, effectivement, pourquoi s'attaquer à des gens bien protégés, quand on peut si facilement tuer une idée ou un sens – car eux, personne ne les protège... L'idée, le sens même de la vie est dans les gens, dans nous tous, mais nous, personne ne nous protège ! Même maintenant, ils protègent l'aéroport, pas nous !

Le Passager 2 : Ce sont toujours les innocents qui trinquent...

Le Passager 1 : Oui, les innocents trinquent toujours... (*En prononçant ces phrases, le Passager 2 et le Passager 1 hochent la tête de manière démonstrative.*)

Le Passager 2 : Même si, d'une façon ou d'une autre, tout le monde est coupable de quelque chose...

Le Passager 1 : Mais ce n'est quand même pas une raison pour vouloir tous nous faire sauter !

Le Passager : Attendez, d'où tirez-vous qu'il y a réellement dans ces sacs quelque chose qui va exploser ?

Le Passager 1 : Ils sont en train de le vérifier, nous n'affirmons rien, nous en discutons simplement, mais eux (*il montre les militaires qui forment le cordon*), eux, ils vérifient.

Le Passager 2 : Mais de toute façon, ça a déjà explosé.

Le Passager 1 : Oui. Oui. Ça a explosé.

Le Passager : Comment ça ? (*Il regarde autour de lui de manière démonstrative*). Et alors, où est la fumée, et les gravats, les ruines ? Où ?

Le Passager 1 : Tout est à l'intérieur.

Le Passager : A l'intérieur ?

Le Passager 1 : Oui, à l'intérieur de nous tous, qui sommes assis ici, et de ceux qui ne nous laissent pas passer (*il montre les militaires*)... Ces gens, dans le cordon, on les a bien arrachés à quelque chose, à leur vie... on les a obligés à s'inquiéter, à se tourmenter – il ont beau faire mine de ne pas avoir peur, cette chose qui vous glace à l'intérieur, vous savez, ce petit courant d'air visqueux, eh bien, ça va bientôt les traverser, je le vois... On

a déjà brisé quelque chose chez tout le monde ici, on nous a tous contraints à penser à complètement autre chose... Et comment vivre avec ça, maintenant ? ! Hein ? !

Le Passager 2 : Et ceux qui sont là-bas en ce moment, sur la piste, eux, eh bien, ils risquent leur vie – ils ouvrent ces sacs – il y a trois valises, et dans chacune – dans chacune il peut y avoir des explosifs !

Le Passager 1 : Dans chacune ?

Le Passager 2 : C'est pas exclu ! L'explosion sera tellement forte que les débris nous pleuvront dessus, même à cette distance !

Le Passager : Apparemment, ça fait longtemps que vous êtes ici, vous êtes déjà à bout, et on voit que vous vous comprenez à demi-mot : vous me décrivez tout ça avec tant de complicité !

Le Passager 2 (*qui semble soudain effrayé*) : Complicité ?

Le Passager 1 (*railleur*) : Complicité !

Après cela, tous se taisent un long moment.

Le Passager : Quelle heure est-il ?

Le Passager 1 : Et quelle importance ça a, maintenant ? De toute façon personne n'arrivera à temps nulle part. Où étiez-vous attendu ?

Le Passager : Qu'est-ce que ça peut faire ? On m'attendait, c'est tout. Je voulais décoller d'ici et atterrir ailleurs... Pour le travail, un rendez-vous... On m'a amené ici, ma femme a fait ma valise, elle m'a accompagné et elle m'attendra demain. Là-bas, ils m'attendent dans trois heures, mais, visiblement, je n'y serai pas dans trois heures.

Le Passager 1 : Vous n'y serez pas !

Le Passager 2 : Non, vous n'y serez pas !

Le Passager : Donc, au bout du compte, j'ai raté tous mes rendez-vous ! Que faire ?

Le Passager 1 : Que faire ?

Le Passager 2 : Si tout explose, on ne va pas décoller de sitôt, le temps qu'ils réparent tout...

Le Passager 1 : Dans ce cas-là, on ne décollera jamais !

Le Passager 2 : Et même s'ils désamorcent les bombes, on ne partira pas tout de suite !

Le Passager 1 : Vraiment ?

Le Passager 2 : Il faudra deux-trois heures pour établir une nouvelle grille des vols, parce que tout aura bougé !

Le Passager : Pourvu qu'il n'y ait pas d'explosion, je dois absolument, absolument être...

Le Passager 1 : Vous y serez. Dans six heures – au plus tôt, s'ils désamorcent tout de suite...

Le Passager : Quelle horreur, c'est de la folie ! Dans quel monde vivons-nous, on ne se sent plus à l'abri nulle part maintenant, il n'y a plus qu'à la maison...

Le Passager 1 : A la maison ?

Le Passager : Il n'y a plus qu'à la maison...

Le Passager 2 : A la maison ?..

Le Passager 1 : Accrochez-vous !

Le Passager : Dans quel sens ?

Le Passager 1 : Ben, qui sait comment tout ça va tourner ! Vous savez ce qui s'est passé avec la concurrence ?

Le Passager : La concurrence ? Dans la production ?

Le Passager 1 : Peu importe où ! Quand quelqu'un veut prouver aux autres qu'il est meilleur qu'en réalité – c'est une idée toute innocente, n'est-ce pas, et qu'est-ce qu'elle a donné ?

Le Passager : Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a donné ?

Le Passager 2 : La concurrence a donné le problème du choix ! Dès le moment où il y a quelque chose d'autre, pourquoi ne pas choisir ce quelque chose d'autre ? Choisir, ça signifie refuser, quelle horreur !

Le Passager 1 : En principe, oui, c'est vrai, le problème du choix existe – même si on dit que « Pepsi-Cola » et « Coca-cola » ont le même propriétaire, et que toute cette soi-disant concurrence n'est qu'une belle arnaque ! Si on n'achète pas l'un, on achètera obligatoirement l'autre – et pour le propriétaire, c'est tout bénéf, parce que tout est à lui ! Tout !

Le Passager 2 : Oui, oui... Et c'est pourquoi le problème du choix est plutôt un problème bidon, un faux problème ! Tout est déjà déterminé. Même maintenant.

Le Passager : Maintenant ?

Le Passager 1 : Bien sûr. Là, je bous intérieurement, j'arrive à peine à me retenir de me jeter sur quelqu'un, parce que je suis en retard, je manque mes rendez-vous, et même, j'aurais pu mourir – heureusement qu'ils ont découvert ces sacs sur la piste à temps ! Et, en réalité, je n'ai absolument pas le choix ! Je dois rester assis et attendre que toute cette folie se termine ! Je dois y participer !

Le Passager : Eh bien moi, j'ai le choix !

Le Passager 2 : Ah oui ?

Le Passager : Oui. Je rentre à la maison. Et après, quand tout sera terminé ici, je reviendrai et je prendrai l'avion. Mais maintenant je rentre à la maison, parce que je ne veux pas attendre ici, ça ne me concerne pas, peu importe ce qui va arriver ici. J'attendrai à la maison, on changera mon billet, la compagnie d'aviation me dédommagera pour les frais, et j'arriverai quand même où je voulais, avec du retard, mais j'y arriverai – et ça n'a aucune importance que je sois à l'heure ou pas, parce que j'ai une raison valable, il n'ont qu'à allumer la télévision et ils apprendront que j'ai une raison valable – et moi, j'attendrai à la maison.

Le Passager 2 : Eh bien, vous faites dans l'autosuggestion ?

Le Passager 1 : Vous croyez que ça aide ?

Le Passager (marmonne) : Il y a une bombe dans l'aéroport, je rentre à la maison. J'y serai dans une heure maximum. Allez, c'est décidé – j'y vais !

Le Passager 1 : Donc, vous allez quand même à la maison ?

Le Passager : Oui, ça n'a aucun sens de rester ici, ce cirque va durer encore longtemps !

Le Passager 2 : Longtemps.

Le Passager : Adieu.

Le Passager 1 : Mais vous allez bien revenir ?

Le Passager : Je vais revenir, bien sûr, de toute façon je prendrai l'avion aujourd'hui !

Le Passager 1 : Bon, alors au revoir !

Le Passager : Au revoir ?

Le Passager 1 : Quand ce cirque sera terminé, un autre commencera : vous savez, ils vont probablement tous nous fourrer dans un avion qui nous emmènera à la vitesse du son... chacun à sa destination...

Le Passager : Je ne comprends pas vos plaisanteries ni, du reste, le sens de toutes ces paroles – vraiment, à quoi bon plaisanter maintenant !

Le Passager 2 : Pourquoi – on vous attend ?

Le Passager : Qui ?

Le Passager 2 : Là-bas, où vous allez maintenant ? Parce que si on ne vous attend pas, vous pouvez peut-être rester ?

Le Passager : Je vais faire la surprise ! (*Il se prépare à partir*).

Le Passager 2 : Au revoir !

Le Passager s'en va. Le Passager 1 et le Passager 2 restent assis, à attendre.

ACTE II

Une chambre à coucher dans un appartement standard. Au centre, un grand lit ; légèrement sur le côté, une armoire avec un miroir ; à côté du lit, des tables de nuit avec des lampes de chevet, et sur l'une des tables, un téléphone. Il y a un homme et une femme dans le lit.

La Femme : Je me sens mal... (*au bord des larmes*)

L'Homme : Ah, non, tu ne vas pas me faire ça ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est – l'émotion, des souvenirs qui te tourmentent... Qu'est-ce qui te fait pleurer, alors qu'il n'y a aucune raison à ça ?

La Femme : Je ne sais pas, je me sens si mal, si vaseuse, comme si j'étais un cendrier sale, sale.

L'Homme : Un cendrier sale...

La Femme : Je ne sais pas, oui, c'est que, quand tu ne le fais pas pendant longtemps, tu crois que ça va être vraiment spécial avec cet homme-là, et même, avec n'importe quel homme, tu attends, tu te racontes des histoires, et quand ça se passe, la seconde d'après, tu éprouves soudain un tel sentiment de vide, et là, en plus, tout en même temps...

L'Homme : Tu es malade ou quoi ? Non, vraiment... il ne faut pas dire ça !

La Femme : Je ne sais pas, mais le plus dur, c'est de supporter ces premières secondes, ces premières minutes. Après, quand l'envie revient, c'est plus facile... (*elle se met soudain à crier*) Et tout recommence ! Tout recommence !

L'Homme : Tu es folle, comment est-ce que ton mari te supporte ?

La Femme : Par habitude !

L'Homme : Par habitude... il te supporte par habitude, et toi, tes crises d'hystérie, c'est aussi par habitude, ou tu as monté tout ce cirque spécialement pour moi ?..

La Femme : Pour toi, pour toi... mais là, ça va passer... Comment tu te sens ?

L'Homme : Ça va, je peux m'y remettre...

La Femme : C'est horrible, non, trouve un autre mot, un autre, tu veux me tuer !

L'Homme : (*récite théâtralement, avec une intonation légèrement larmoyante*)

L'automne va finir, les freux sont envolés,
Et les bois sans feuillage et les champs désolés ;
Une terre pourtant reste non moissonnée,